

« Regarder l'autre, écrire l'autre » dans l'œuvre d'Alexandre Soljenitsyne

« Chaque personne doit aider autrui à découvrir ce qu'il y a de mieux en lui », ainsi s'exprime Kondrachev face à Nerjine évoquant les relations humaines¹ : ce propos illustre la perception d'autrui dans l'œuvre d'Alexandre Soljenitsyne et en particulier dans *Le Premier Cercle* et dans *Le Pavillon des cancéreux*². Ces deux romans conséquents par leur genèse, leur taille et leur contenu se déroulent dans des univers clos où règne la promiscuité : la *charachka*, une prison destinée aux scientifiques, ingénieurs, savants et médecins. L'action du premier se déroule dans une salle commune où se trouvent des malades atteints du cancer. La présence d'autrui dans les deux situations graves que sont la maladie et l'approche de la mort d'une part, et l'emprisonnement d'autre part, est propice à la réflexion sur le sens de la vie, sur la place de l'homme dans le monde, l'univers étroit de la prison et de la salle commune d'hôpital. Chacun est ainsi ramené à l'essentiel et libéré paradoxalement des contingences matérielles et courantes de la vie quotidienne : « Où pouvait-on en apprendre plus sur les gens qu'ici ? Et y avait-il un meilleur endroit pour réfléchir sur soi-même ? »³. L'autre est omniprésent et suscite des sentiments ambivalents se traduisant à la fois par son besoin et son rejet, de même que la solitude à laquelle chacun est forcément confronté est, dans ces deux situations, source de sentiments contraires : besoin essentiel de préserver son intimité et nécessité de partager avec autrui angoisses et inquiétudes, de trouver ainsi réconfort et consolation. Mais l'étroitesse des lieux maintient la hiérarchie sociale et économique extérieure ou en instaure une autre, souvent plus rude, celle des gardiens et des prisonniers qui sont parfois eux-mêmes espions : « Avec une extraordinaire rapidité, il [Rousska] avait assimilé les lois de la jungle du GOULAG, il était toujours sur ses gardes. »⁴ L'espace réduit rend plus vives aussi les différences, les méfiances, les inimitiés, et contribue à l'utilisation de ruses pour se servir de l'autre et le manipuler, ou pour résister à l'autre et à sa présence perçue comme hostile ou envahissante. Le mélange de ces sentiments ambivalents est rendu complexe par l'arrière-plan politique : ces deux romans se déroulent à l'époque de Staline, de sorte que les événements de la prison ou de l'hôpital sont déterminés par le pouvoir en place. Les prisonniers de la *charachka* sont des opposants au régime, les malades du *Pavillon des cancéreux* que la maladie a placés les uns à côté des autres appartiennent à des univers sociaux différents, de sorte qu'un représentant de la classe soviétique privilégiée, Roussanov, côtoie un ancien déporté, relégué en Ouzbékistan, Kostoglotov, et que cette cohabitation exacerbe les inégalités sociales et les ressentiments, que l'éventualité de la mort rend vains et dérisoires.

Les deux romans de Soljenitsyne sont écrits à la troisième personne sur le mode d'une focalisation omnisciente. Cependant, même si le narrateur s'efface et que les marques d'appréciation de l'auteur ne sont pas explicites, Soljenitsyne, étant animé d'un souci rigoureux de vérité et manifestant quelque défiance vis-à-vis de l'inexactitude que peut engendrer la forme romanesque, mais utilisant cependant la fiction pour décrire la réalité soviétique sous Staline, certains personnages fictifs sont des doubles de l'écrivain : Nerjine, comme Soljenitsyne, est un *zek*⁵ qui « réfléchissait aux moyens de dissimuler des bouts de

¹ Alexandre Soljenitsyne, *Le Premier Cercle*, Paris, Le Livre de Poche, 1968, p. 471.

² *Le Premier Cercle* et *Le Pavillon des cancéreux* furent publiés en France aux éditions Fayard (Paris) en 1968.

³ *Ibidem*, p. 372.

⁴ *Ibidem*, p. 109.

⁵ « Zek » : abréviation de Zaklioutchenii qui signifie « détenus du GOULAG ». Soljenitsyne décrit longuement sa condition de « zek » dans son autobiographie *Le Chêne et le Veau*, Paris, Seuil, 1975.

crayons cassés dans la doublure de son blouson, d'emporter de la *charachka* sa vieille tenue de travail – car pour un *zek* qui travaillait, chaque couche supplémentaire de tissu était précieuse. »⁶ Mais ce roman est polyphonique et sa forme narrative tant éclatée que d'autres voix que celle de Nerjine pourraient être celle de Soljenitsyne : celle de Innokenty, Volodine, Rubine, Sologdine, voire du doux et intègre Guerassimovitch. Les deux romans sont étroitement liés aux expériences de détenu et de malade de l'auteur et, s'ils semblent se dérouler selon la focalisation omnisciente, leurs nombreux personnages sont dépeints à travers le regard et les pensées de protagonistes qui sont proches de l'auteur : ils sont attentifs à autrui, quel qu'il soit. Depuis l'hôpital ou la prison, ils sont observateurs de la société soviétique stalinienne et montrent à quel point le pouvoir politique détermine les rapports humains : « Ici, il [Nerjine] apprenait à connaître des gens et des événements dont il ne pourrait rien apprendre nulle part ailleurs sur terre, et certainement pas dans la solitude tranquille et repue du foyer domestique »⁷. La description d'autrui, les sentiments qui animent les protagonistes dans leur regard sur l'autre, et la place accordée aux gens de l'ombre ou « aux gens de peu »⁸, tels sont les axes de cette analyse sur l'altérité.

Le Premier Cercle et *le Pavillon des cancéreux* fourmillent de portraits d'hommes et de femmes rencontrés brièvement ou donnant lieu à une relation durable : cette profusion de portraits atteste l'impressionnante mémoire de Soljenitsyne et son attention minutieuse à l'égard de ceux qui traversent son existence même d'une manière éphémère. Quelques chapitres du second sont consacrés à un seul personnage : « Vega », titre éponyme de la deuxième partie⁹, est consacré exclusivement au docteur Vera Kornilievna Gangart dont les diagnostics sont sûrs. Cette femme médecin plaît à Kostoglotov et c'est à travers le point de vue de ce dernier qu'elle est mise en valeur moralement et physiquement. Ce chapitre XXV annonce à cet égard le dernier chapitre relatant la sortie de l'hôpital de Kostoglotov : il dépeint la vie de cette femme et sa nature contemplative, au moment où elle admire les abricotiers en fleur : « Il n'y avait rien de plus beau dans leur ville que l'abricotier en fleur »¹⁰, abricotier réapparaissant à la fin du roman¹¹ dans le regard de Kostoglotov, celui d'un homme admiratif et amoureux de Véga. Quand les chapitres ne concernent pas un seul personnage, Soljenitsyne s'attarde cependant sur certains d'entre eux : le chapitre premier de la première partie, « Ce n'est pas le cancer... », concerne essentiellement Paul Roussanov entrant pour la première fois au pavillon des cancéreux, et ce passage donne lieu à des réflexions sociologiques ; ce personnage apparaît comme quelqu'un auquel tout est dû et qui devrait, étant donné son statut social, bénéficier de soins privilégiés, - « Mon mari n'est pas le premier venu et c'est un travailleur d'une grande valeur »¹², dit Capitoline Matveïevna, son épouse ; aussi n'accepte-t-il pas d'être placé aux côtés d'êtres différents de lui socialement : « Et vite, elle [l'infirmière] s'en allait. C'était un des aspects désagréables de ces hôpitaux publics : on ne restait jamais avec vous, on ne prenait jamais le temps de bavarder »¹³, dit Paul Roussanov dans un monologue intérieur. Les chapitres III et XII, « La petite frange » et « Les passions reviennent toutes », situés dans la première partie et consacrés l'un et l'autre à une jeune infirmière Zoé,

⁶ Alexandre Soljenitsyne, *Le Premier Cercle*, éd. cit., pp. 107 sq.

⁷ Alexandre Soljenitsyne, *Le Premier Cercle*, éd. cit., p.236.

⁸ Pierre Sansot, *Les Gens de peu*, Paris, PUF, coll. « Quadrige », 1991, rééd. 2002. Cet ouvrage décrit la vie quotidienne des ouvriers dans les années 1960 en France.

⁹ Alexandre Soljenitsyne, *Le Pavillon des cancéreux*, éd. cit., pp. 451-468.

¹⁰ *Ibidem*, p. 451.

¹¹ *Ibidem*, p. 639 : « Pas un seul abricotier, cependant, et pourtant on lui avait dit qu'ils fleurissaient déjà. C'était dans la vieille ville qu'on pouvait en voir. » ; p. 644 : « C'était l'abricotier !... Et Oleg se répétait : voilà le prix de la patience, car qu'est-ce que cela signifie ? Qu'il ne faut jamais foncer tête basse sans avoir regardé ce qui est à portée de main. ».

¹² *Ibidem*, p. 20.

¹³ *Ibidem*, p. 24.

permettent, à travers son portrait, la description de son mode de vie libéré et l'évocation des rapports qu'elle entretient avec les hommes et de la relation sensuelle et amoureuse avec Kostoglotov, d'inviter à la réflexion sur la vie et la place des femmes dans la société stalinienne, après la seconde guerre mondiale : beaucoup d'entre elles étaient veuves et vivaient seules¹⁴. Zoé invite Kostoglotov au *carpe diem* et à vivre pleinement le présent. Cette réflexion prend toute sa valeur quand elle est menée avec Kostoglotov aux prises avec la maladie et en voie de guérison.

Autrui, même si un chapitre ne lui est pas entièrement consacré, quel qu'il soit, est décrit à travers des détails apparemment insignifiants et des annotations qui semblent éparpillées, mais le caractère éclaté de ces remarques donne aux personnages leur vraisemblance, leur crédibilité et leur épaisseur : ainsi en est-il dans ce même roman de la protagoniste, Lioudmila Afanassiévna, chef de service en radiologie, elle-même atteinte d'un cancer : elle présente qu'elle souffre de cette pathologie au cours d'un entretien chez lui avec « le vieux docteur »¹⁵ Orechtchenkov, chef de service en chirurgie. Les qualités humaines de ces deux personnages sont traduites par l'attitude qu'ils adoptent l'un et l'autre à l'égard du chien du docteur :

Orechtchenkov coupa un morceau de gâteau et l'offrit au chien, mais il ne lui lança pas, comme on le fait par pitié ou pour s'amuser à d'autres chiens qui, eux, se dressent sur les pattes de derrière, sautent et font claquer leurs dents. Ce chien-là, lorsqu'il se dressait sur ses pattes de derrière, ce n'était pas en témoignage de servilité, mais en signe d'amitié pour poser ses pattes sur les épaules de l'homme. Et c'est comme à un égal qu'Orechtchenkov lui avait offert du gâteau, et le chien, comme un égal, sans hâte, avait pris entre ses dents le morceau qui lui était présenté dans la main ouverte en soucoupe, sans avoir faim peut-être, par pure politesse. Et pour quelque raison obscure, la venue de ce chien paisible, méditatif, avait fait du bien à Lioudmila Afanassiévna, l'avait égayée, elle s'était déjà levée de table et elle se dit soudain qu'après tout elle n'allait vraiment pas aussi mal que ça, quand bien même il faudrait une opération.¹⁶

Soljenitsyne attend de son lecteur une lecture fine, attentive et fondée sur la mémoire : les nombreux portraits qu'il dresse sont crédibles et authentiques parce qu'ils ne sont pas constitués d'une seule pièce. C'est au lecteur de relier les différents indices répandus çà et là et qui s'éclairent, quand le lecteur, prenant de la hauteur, est à même d'associer ces éléments disjoints : dans l'art du portrait, Soljenitsyne rejoint Victor Hugo¹⁷. Tout personnage acquiert sa crédibilité quand le lecteur a embrassé l'ensemble du roman.

Cette méthode fondée sur un apparent éparpillement permet de peindre l'autre avec authenticité, de rendre tout personnage profondément humain, même quand il s'agit d'un adversaire, et de ne jamais céder ainsi au manichéisme. Cet aspect est particulièrement net dans *Le Premier Cercle*, où parmi les prisonniers existent une hiérarchie et des rivalités, sources de sentiments hostiles. En effet, les rapports à autrui y sont complexes : il n'y a pas, comme dans *Le Pavillon des cancéreux*, l'inexorable dualité entre la vie et la mort. Dans *Le Premier Cercle*, la vie est bien présente, et la manipulation et la ruse s'y ajoutent : l'autre, même s'il appartient au même camp, *zek* ou membre de l'administration de la *charachka*, peut être un adversaire ; ainsi Siromakha, « avec ses airs de serpent »¹⁸, s'avère-t-il être un agent double espionnant ses pairs et renseignant les autorités administratives¹⁹ ; au moment du vol

¹⁴ *Ibidem*, p. 224 : « En effet à quoi bon, puisque les femmes étaient devenues si accessibles ? C'était comme au marché, lorsqu'il y a un grand arrivage... ».

¹⁵ *Ibidem*, p. 546 : titre du chapitre XXX de la deuxième partie.

¹⁶ *Ibidem*, pp. 565 sq.

¹⁷ Cet aspect est probant dans *L'Homme qui rit*, œuvre de Victor Hugo, parue chez Albert Lacroix à Paris en 1869 : les rapports entre les personnages ne s'éclairent réellement qu'à la fin de l'ouvrage.

¹⁸ Alexandre Soljenitsyne, *Le Premier Cercle*, éd. cit., p. 698.

¹⁹ *Ibidem*, pp. 709 sq. : « Il [Siromakha] était hautement estimé et on ne le chassait jamais des conciliabules entre dirigeants du Numéro Sept. Il jugeait que ce genre d'attitude le servirait mieux à longue échéance que son

d'un tour, le chef Chikine se renseigne auprès du gardien prisonnier Spiridon²⁰ répondant sans ruse, ni malice, mais avec lucidité quant à la raison de cet interrogatoire²¹. Tout membre de l'administration de la *charachka* espionne aussi ses pairs et se trouve fréquemment dans une position instable et vulnérable : l'effroyable peur que connaît le colonel du génie Yakonov²² à son retour chez lui, craignant sa destitution, traduit cette insécurité ; Volodia Innokenty²³, juste avant son arrestation, cache difficilement ses appréhensions, au moment où il s'apprête à se rendre avec son épouse à un spectacle à Moscou. En effet, la *charachka* est un système « destiné à avoir un effet anéantissant sur l'âme du prisonnier »²⁴ miné par l'espionnage. Cet anéantissement s'observe non seulement dans l'esprit des *zeks* mais aussi dans celui des administrateurs. Ainsi *zeks* et administrateurs ont-ils comme armes la feinte, la dissimulation et la flagornerie, empreintes de violence sourde, quand celle-ci ne se manifeste pas : lors d'un entretien entre le *zek* Sologdine et Yakonov, les rapports de force s'inversent, Sologdine donne brutalement des ordres à Yakonov²⁵. La *charachka* bouleverse les rapports sociaux et culturels, car les connaissances des *zeks* sont supérieures à celles des commandants²⁶, ce qui s'aperçoit aussi lors de l'entretien entre le commandant Roitman et le prisonnier Rubine : le premier supplie le second d'achever rapidement ses travaux scientifiques, mais Rubine « gard[e] un silence courtois, laissant Roitman faire son rapport »²⁷. Cet état prend des formes violentes : humiliation des hommes entre eux perdant leur façon de penser²⁸, torture physique et morale qui guette à la fois les *zeks* et les commandants, idée du suicide qui est envisagée par Innokenty²⁹. L'inversion des rôles et l'impossibilité de savoir qui est l'autre rendent les *zeks* dociles, voire insensibles, et l'autre n'est pas source de consolation et de douceur : « il était [en effet] interdit aux prisonniers de se rencontrer. Il leur était interdit de puiser quelque réconfort dans le regard d'un autre »³⁰.

Quels sont les sentiments des protagonistes à l'égard d'autrui, quel est l'état d'âme de l'auteur face à l'autre ? C'est toujours paradoxalement de la part des doubles de Soljenitsyne, avec le souci de comprendre, avec empathie et même bienveillance que l'autre est appréhendé. Si l'auteur analyse sans complaisance la part d'ombre et la noirceur que contiennent certains de ses personnages, c'est pour mettre en exergue que les actes ne se réduisent pas à des explications rationnelles, mais qu'ils sont le résultat de contingences sociales, politiques, idéologiques et morales.

Ainsi l'auteur décrit-il sans pitié, dans *Le Pavillon des cancéreux*, les délations commises par le fils de Paul Roussanov, Ioura Roussanov, et les conséquences graves qui s'ensuivent sur deux jeunes ouvrières : le sentiment de culpabilité qui taraude Ioura montre qu'il est bien conscient de la gravité de son acte. Ce même sentiment de culpabilité gagne Paul Roussanov lui-même, quand sa femme Capitoline, avec les traits caricaturaux de la

activité d'indicateur. Il avait donc de bonnes chances d'être libéré. »

²⁰ *Ibidem*, p. 694.

²¹ *Ibidem*, p. 697 : « Et, avec la vieille habitude qu'il avait de tromper les autorités, il [Spiridon] entra sans mal dans l'esprit de ce jeu cruel ».

²² *Ibidem*, p. 182 : « Ce n'était plus le même homme. Les lèvres calmes et tranquilles, jadis serrées dans une moue hautaine, tremblaient violemment ». Ce passage trouve un écho à la page 661 : « Les affaires de Yakonov qui, la veille encore, semblaient si désespérées, venaient de prendre un tour nouveau. »

²³ *Ibidem*, p. 744.

²⁴ *Ibidem*, p. 693.

²⁵ *Ibidem*, p. 658 : « Ce n'était plus le colonel du génie qui parlait, mais un homme désespéré, épuisé, sans pouvoir. »

²⁶ *Ibidem*, pp. 711-713.

²⁷ *Ibidem*, p. 725.

²⁸ *Ibidem*, p. 780 : « Le prisonnier suit régulièrement le régime avilissant et odieux de la prison qui lentement tue l'être humain qu'il y a en lui. »

²⁹ *Ibidem*, p. 704.

³⁰ *Ibidem*, p. 778.

femme parvenue, annonce avec crainte et hésitation à son mari la libération d'un relégué, victime de déportation à cause de lui, ce qui provoque chez Roussanov des remords et l'assaille de cauchemars, tant ce dernier redoute la vengeance du déporté. Sans commentaire explicite, Soljenitsyne intitule le chapitre XIV « La justice » pour décrire le vif sentiment de culpabilité de Roussanov : « Il se hâta de regagner son lit. À quoi pensait-il encore ?... Qui craignait-il encore ? En qui avait-il espoir ? Là, entre sa mâchoire et sa clavicule, il y avait son destin. Son tribunal. Et devant ce tribunal, il n'avait ni relations, ni mérites, ni défense »³¹.

Quand l'auteur décrit de jeunes gens frappés par la maladie comme Diomka et Vadim, ce n'est pas le regard d'un homme épris de pitié, mais celui d'un homme admiratif devant leur caractère valeureux et héroïque : Diomka, malgré sa jambe malade et condamnée, est déterminé à poursuivre ses études de lettres – « Et tu passeras le concours ? – Je pense que oui, je ne me suis jamais laissé émouvoir. Je suis du genre calme. »³² Chez Vadim, même détermination, même soif de connaissances, même envie de vivre et émerveillement devant la vie : sa vaillance le rend semblable à un héros et sa lucidité lui permet de transcender son destin tragique ; le roman ne suggère jamais la pitié.

À travers les monologues intérieurs des personnages malades, Soljenitsyne met en exergue tout le processus d'introspection qu'engendre la maladie. L'attention portée aux expressions du visage, aux mouvements laborieux des corps malades rend ces regards sur soi réalistes, et conduisent le lecteur à la réflexion.

Dans *Le Premier Cercle*, les chapitres que l'auteur consacre à Staline et à ses conversations avec ses proches sont une preuve de son humanisme et de sa bienveillance pour tout être humain : la solitude du chef suprême, ses peurs, son besoin éperdu d'amitié et de sentiments sincères ne le montrent pas sous les traits caricaturaux du bourreau qu'il fut pourtant réellement. Il décrit Staline en proie à la solitude, à des peurs irrépressibles, et lui confère une stature humaine. Le regard de la victime sur celui du bourreau que fut Staline est un regard dénué de toute vengeance et qui cherche à comprendre les origines de la cruauté du chef suprême³³.

Si, à travers Staline, l'auteur décrit un personnage illustre dans l'ombre, il dépeint surtout les gens de l'ombre ou « les gens de peu »³⁴ : l'attention constitue un des intérêts importants des deux romans quant à la manière de regarder l'autre sans indiscretion. Les regards de l'auteur se présentent sous forme de tableaux : « Tous trois marchaient précautionneusement : l'un ménageait son dos, l'autre sa jambe, le troisième marchait avec une béquille »³⁵. Si Soljenitsyne décrit les femmes malades portant toutes la même blouse inesthétique et mal cousue, il les montre qui la tiennent fermée avec pudeur. De même, Diomka³⁶, avant d'être amputé de sa jambe malade, avait aperçu, admiratif, une belle jeune fille, Assia, dont la présence détonait au milieu des autres femmes malades ; elle regardait ces dernières d'un œil sévère, animée d'une gourmandise légitime et compréhensible de santé et de beauté : jeune et belle, elle n'avait pas conscience de la mort. Grâce à Assia, présentée sous les traits d'« ange »³⁷, le regard porté sur les malades n'est pas empreint de pitié insincère, mais de révolte. Lors de leur première rencontre, Diomka avoue difficilement sa maladie et écoute avec émerveillement les propos pleins de vie de la jeune fille, évoquant son plaisir de

³¹ Alexandre Soljenitsyne, *Le Pavillon des Cancéreux*, éd. cit., p. 277.

³² *Ibidem*, p. 278.

³³ Les chapitres 18 à 21 du *Premier Cercle* constituent un portrait à la fois très fouillé et très éclaté de Staline, illustrant comment l'auteur appréhende autrui : ces chapitres fourmillent de formules frappantes comme : « Il [Staline] aurait beaucoup aimé avoir un ami aussi droit, aussi désintéressé pour lui confier toutes les pensées qu'il avait au cours de ses longues nuits solitaires. » (p. 141).

³⁴ Voir note 10.

³⁵ Alexandre Soljenitsyne, *Le Pavillon des cancéreux*, éd. cit., p. 172.

³⁶ *Ibidem*, pp. 173-191.

³⁷ *Ibidem*, p. 182.

danser, d'écouter de la musique, sa préoccupation essentielle qu'est l'amour. Elle dissuade avec fermeté Diomka de se faire amputer ; Assia qui « [a] réponse à tout »³⁸, pour qui « tout est clair »³⁹, chante une ode à la vie. Le premier volet de ce diptyque que constitue cette première rencontre prend tout son sens dans le second volet, tragique, quand Assia, venue pour des examens du sein et arborant un admirable aplomb, apparaît alors anéantie quand il lui est annoncé l'ablation d'un sein ; c'est à Diomka qu'elle confie sa détresse ; ce second volet se mue paradoxalement en une merveilleuse scène : « Elle [Assia] restait là, au-dessus de lui [Diomka], et il revenait vers ce rose et faisait doucement des lèvres ce que l'enfant qu'elle aurait un jour ne pourrait jamais faire avec ce sein. Ils étaient seuls dans la pièce, et il enveloppait de baisers cette merveille suspendue au-dessus de lui. Aujourd'hui merveille, demain au panier »⁴⁰.

Le Pavillon des cancéreux est ponctué, grâce aux gens de l'ombre, de moments de grâce constituant un hommage subtil à la vie et à l'humanisme. Ainsi en est-il aussi d'Elizabeth Anatolievna, femme d'un physique insignifiant, voire ingrat, et qui suscite l'admiration de Kostoglotov, en raison de son immense culture et de sa parfaite connaissance de la langue française, et il lui rend hommage dans des monologues intérieurs: « C'était Elizabeth Anatolievna, cette fille de salle en lunettes, d'une culture ahurissante. Elle avait terminé tout son travail dans la soirée et elle était maintenant en train de lire. Durant les mois qu'Oleg avait passés ici, cette fille de salle, travailleuse, au visage empreint d'une vive compréhension, avait plus d'une fois rampé sous les lits où ils y déjà étaient couchés pour laver les planchers »⁴¹.

Cette attention aux « perles »⁴² de l'ombre se retrouve pareillement dans *Le Premier Cercle* : Soljenitsyne rend hommage à ceux qui gardent leur intégrité malgré la légitime tentation d'être achetés par les membres de l'administration pénitentiaire ; des personnages comme Guerassimovitch forcent le respect par leur dignité et leur droiture⁴³.

« Dignité », « honnêteté », « émerveillement de vivre », « partage » sont des mots-clés incarnant les mondes difficiles des deux romans. Leur lecture est fondatrice : autrui, quel qu'il soit, est toujours décrit avec humanité, mais sans pitié, ni complaisance. Cependant, Soljenitsyne n'explicite jamais sa générosité dans son rapport à l'autre : cette qualité transparaît dans toutes les lignes de ses romans, que l'on doit lire d'une manière attentive et minutieuse, comme le sont dans leur travail les infirmières du pavillon, ainsi que les *zeks* protégeant leurs écrits et travaux : paradoxalement, c'est dans ces deux situations de détresse que ces hommes et femmes construisent leur humanité⁴⁴.

Dominique Bocage-Lefebvre

³⁸ *Ibidem*, p. 187.

³⁹ *Ibidem*, p. 189.

⁴² *Ibidem*, p. 525.

⁴¹ *Ibidem*, p. 625.

⁴² J'emprunte cette nomination à un titre d'une nouvelle de Guy de Maupassant, « Mademoiselle Perle », dans laquelle cet auteur rend hommage à une servante humble et très réservée, mais travaillant avec une grande efficacité.

⁴³ Alexandre Soljenitsyne, *Le Premier Cercle*, éd. cit., p. 717.

⁴⁴ *Ibidem*, p. 561 : « Il faut essayer de tremper, de tailler et de polir son âme de façon à devenir un être humain. »